

Anne Cuneo

Lacunes  
de la mémoire

Une enquête de Marie Machiavelli

*roman*

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



« LACUNES DE LA MÉMOIRE »,  
CENT QUATRE-VINGT-TROISIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,  
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFFE,  
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN  
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE,  
AVEC LA COMPLICITÉ DE BERTRAND EMARESI  
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : ANNE CUNEO  
PORTRAIT DE L'AUTEUR : ANNE-LISE VULLILOUD  
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,  
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 2-88241-183-9  
TOUS DROITS RÉSERVÉS  
© 2006 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
WWW.CAMPICHE.CH

*... Je n'aime pas l'étiquette  
« romans policiers ». Pour ce genre de  
bouquins, je préférerais quelque chose  
comme « chronique domestique ». Après  
tout, c'est de notre quotidien qu'ils  
parlent.*

CHESTER HIMES

*Bien que cette histoire soit inspirée par des faits divers réels, toute ressemblance avec des personnes existantes, toute coïncidence de noms ne sauraient être que cela : des coïncidences. Seul le cadre est vrai : la station de Davos, les villes de Berne et de Lausanne avec leur topographie et leurs lieux publics et privés sont décrits aussi fidèlement que possible – les villes étant, dans un roman, des personnages aussi importants que les êtres vivants.*

## I

« **U**N ENQUÊTEUR bernois voulait vous demander un service pour un problème conjugal », avait dit Sophie, mon associée, qui aux yeux du monde tient à porter – pour des raisons qui m'échappent – le titre de « secrétaire de M<sup>me</sup> Machiavelli ».

« Il vous a dit son nom ? »

« Oui, mais je ne l'ai trouvé nulle part », ce qui signifiait qu'il n'était enregistré nulle part, pour ces choses-là, Sophie est infallible. « Je me suis demandé s'il n'était pas faux », a-t-elle ajouté. « Quoi qu'il en soit, il m'a assurée qu'il vous rappellerait. »

Je ne sais trop pourquoi, je me souviens parfaitement de ce matin-là. Il faisait un temps de chien et on ne parlait que de catastrophes naturelles. Le monde avait soit de l'eau jusqu'aux aisselles, soit de la neige jusqu'aux yeux ; il n'était question que de désastres climatiques et, à voir ce qui arrivait, je me disais que

ceux qui niaient le réchauffement de la planète étaient d'une indécence qui dépassait les bornes.

Pour ce qui était du limier bernois, je me suis dit que, s'il tenait à me parler, il savait où me trouver. Il faut dire que j'avais du travail jusque par-dessus la tête. Je ne marchais plus, je courais. C'est toujours pareil lorsqu'on est indépendant. Vous vous tournez les pouces pendant des semaines, et puis vos clients pensent à vous tous en même temps.

J'étais au beau milieu d'une analyse financière compliquée, j'avais un délai à tenir. Un enquêteur bernois, je n'en ai rien à cirer, voilà ce que je me suis dit. Encore si ç'avait été Franz Suter, un collègue bernois qui a longtemps travaillé dans l'agence de mon père, et avec qui j'échange régulièrement des coups de main. Mais un inconnu... S'il m'avait rappelée, les choses auraient peut-être été différentes. On me sollicite trop souvent pour que je file un mari ou une femme infidèle, et cela ne m'intéresse pas outre mesure. Tant Sophie que moi refusons régulièrement ces jobs-là, même lorsque nous n'avons rien de particulier à faire, ce qui arrive de temps à autre, entre deux périodes de stress total. J'ai supposé que le « problème conjugal » de l'enquêteur inconnu était de cette nature-là, et j'ai classé cet appel aux oubliettes.

Évidemment, des demandes de ce genre viennent de ce que, notoirement, je vis le cul entre deux chaises.

J'avais commencé, après le lycée, par étudier le droit : c'était essentiellement pour faire plaisir à mon père. Orlando Machiavelli était un immigré de première génération dont la petite enfance avait été terrorisée par la manière forte des fascistes italiens, qui

inculquaient leurs idées politiques à coups de matraque, d'arrestations arbitraires, de déportations et d'assassinats impunis, parmi lesquels celui de sa propre mère, ma mythique grand-mère Maria (dont je portais le nom), alors qu'il n'avait que trois ou quatre ans. Alors, on avait beau être à Lausanne un demi-siècle plus tard, Mussolini et Hitler avaient beau avoir disparu, à ses yeux on n'était pas à l'abri d'un retour de manivelle. Le métier d'avocat constituait, dans son esprit, un rempart contre les injustices. J'aurais pu lui citer toute une liste d'hommes de loi morts à cause des exactions fascistes, mais c'était une idée reçue si profondément ancrée dans la culture paysanne dont il était issu que cela n'aurait rien changé. Il avait travaillé dur pour être en mesure de payer des études de droit à ses enfants, point final. L'un d'entre eux verrait la nécessité de faire de telles études, il en était certain. Sa femme – ma mère – était morte lorsque j'étais toute petite, avant d'avoir eu le temps de produire d'autres rejetons ; il se trouvait par conséquent que j'étais sa fille unique, et que, d'une certaine manière, je n'avais pas eu le choix.

Quant à lui qui, entre une chose et l'autre, n'avait pas eu les moyens de faire d'études (mon grand-père était maçon), il avait adopté une profession qu'il estimait aussi proche que possible de l'exercice de la loi : agent d'affaires, une spécificité vaudoise. Un agent d'affaires s'occupe de recouvrements de créances, de faillites, il assiste ses clients en matière de contrats, de successions, de négociations avec les assurances... J'en passe. C'est un job que je connaissais par cœur avant d'être bachelière ; à la sortie de l'école, j'avais commencé tôt à aller faire mes devoirs au bureau de mon père, rue de la Mercerie, et, une fois mes leçons

finies, j'avais donné des coups de main, et absorbé le métier sur le tas. J'avais commencé alors que j'étais encore étudiante à partir sur le terrain à la recherche de payeurs récalcitrants.

Si cela n'avait tenu qu'à moi, j'aurais succédé à mon père avec plaisir. Mais il ne m'avait pas laissée faire. Il avait insisté : agent d'affaires, c'était bon pour lui, il n'avait pas eu le choix. Moi, je serais avocate.

J'aurais pu discuter, je crois. Mais je n'ai pas voulu. Après la mort de ma mère, mon père s'est occupé de moi avec un dévouement admirable. J'ai parfois pensé qu'il avait même renoncé à se remarier pour ne pas m'imposer une marâtre qui aurait pu ne pas m'aimer assez. Le droit m'intéressait aussi, un agent d'affaires est en contact quotidien avec le code. J'ai donc fait du droit pour faire plaisir à mon père. Mais j'ai mis les bouchées doubles, et un peu en parallèle, un peu à la suite, j'ai aussi étudié les sciences économiques. Vers vingt-six ans, nantie de deux diplômes, je suis revenue à l'agence paternelle. Entretemps, le volume d'affaires à traiter avait augmenté, mon père se sentait peut-être un peu seul... Enfin, je ne sais pas trop bien, mais il n'a pas insisté pour que j'aille dans un cabinet d'avocats, cette fois il a accepté que je travaille avec lui.

Mais je me dis parfois que mon père me connaissait mieux que je ne me connaissais moi-même. Il s'est dit que je finirais bien par me fatiguer de faire son métier, et que je ferais alors mes stages d'avocat. Il a eu raison, du moins en partie. Un peu par hasard, j'ai fini par faire tout ce qu'il fallait pour être avocate. Un point pour lui. Mais je n'ai pas ouvert d'étude. Un point pour moi. Le droit est resté une activité d'appoint. Agent d'affaires, cela ne m'intéressait



finalement pas non plus – ou pas assez, en tout cas. Par contre, les analyses financières me passionnent. Cela s'est su.

Je n'ai pas oublié les leçons apprises lors de mes recouvrements de dettes sur le terrain : si on veut être sûr de son affaire, il faut aller voir les choses dans leur réalité. Je fais donc des analyses financières, des audits. Les entourloupes, les tours de passe-passe comptables, les recouvrements de dettes difficiles, sont devenus en quelque sorte ma spécialité, et c'est souvent pour cela qu'on m'engage. Mes clients savent que je ne me contente pas d'aligner des chiffres sur mon écran d'ordinateur. Je vais vérifier que cela correspond à une réalité concrète. Je fais ce métier depuis une bonne dizaine d'années, et j'ai fini par acquérir une réputation : Marie Machiavelli ne fait pas de compromis. Lorsqu'elle analyse une comptabilité, son verdict est honnête – et par conséquent sans appel.

C'est à cette redoutable réputation, qui tend à vous ôter tout droit à l'erreur, que je devais d'avoir pour clients des banques et des filiales de multinationales ; c'est pour cela qu'on m'envoyait régulièrement là où cela sentait le roussi, financièrement parlant, et où je pourrais voir d'où venait la désagréable odeur. Et lorsqu'un client possède, sur papier, un dépôt situé à tel endroit et rempli de telles marchandises qui ont une valeur de tant, je ne me contente ni des écritures, ni des factures, ni des photos du lieu. Je vais voir. Pour plusieurs raisons : d'une part, je suis un véritable saint Thomas, et plus ceux qui m'emploient me font confiance, plus je veux toucher du doigt ; d'autre part, je suis curieuse par nature. Et, enfin, j'ai de la peine à tenir sur ma chaise, or « aller voir », cela signifie quitter ladite chaise, courir à droite et à gauche. J'adore ça.

Cela aiguise le sens de l'enquête, bien sûr, ce qui fait qu'à côté de mon travail habituel j'ai de temps à autre donné ce qu'au début je tenais pour de simples coups de main à des amis.

Et puis j'ai récupéré un enfant enlevé par une secte, retrouvé un violeur, démasqué un meurtrier — ça a fini par se savoir aussi. Voilà sans doute pourquoi Aurore — que je connaissais parce que nous fréquentions les mêmes bistrots, parfois les mêmes spectacles, et que nous avons eu quelques discussions intéressantes — m'a appelée une nuit, sur le coup de trois heures du matin. Enfin, quand je dis Aurore...

« Maître Machiavelli ? », s'est enquis une voix profonde à l'accent indéfinissable. Ça m'a étonnée, surtout à cette heure-là. Rares sont ceux qui savent que je suis avocate. J'ai fait un effort pour répondre poliment.

« À votre service. Vous savez l'heure qu'il est ? », ai-je fait, assez sèche tout de même, pour abréger. Si maintenant le mec qui se permettait d'appeler au milieu de la nuit faisait une plaisanterie à propos de mon patronyme (elles sont fréquentes, lourdes et prévisibles), je cassais la baraque, ou plutôt j'appelais les flics. Mais en fait, ô surprise, les flics étaient déjà au bout du fil.

« Ici la Police cantonale des Grisons, à Davos. Je suis l'inspecteur Mariano Barandun », qu'il m'a répondu. Je vous jure. Et après un silence, il a ajouté : « Je vous passe M<sup>me</sup> Jonain. »

Entre-temps, Jan, mon compagnon, s'était réveillé, lui aussi. Mais lui, il a l'habitude : il est médecin, et être pleinement réveillé avant que le téléphone ait fini de sonner, c'est aussi normal, pour lui, que de se rendormir si l'appel n'est pas important. Ça m'épate à chaque fois.

« Qu'est-ce qui se passe ? », a-t-il murmuré.

J'ai haussé une épaule, et montré d'un signe le combiné, dans lequel ça tardait à venir. Il y a finalement eu un murmure au bout du fil, encore quelques bruits, un soupir peut-être, et enfin une voix féminine, presque enfantine, a gémi :

« C'est toi, Marie ? »

Cela m'a suffi pour reconnaître Aurore. Personne d'autre parmi mes connaissances n'a, à plus de trente ans, cette voix haut perchée de petite fille.

« Mon Dieu, Aurore, qu'est-ce qui se passe ? »

« Ils disent... Ils disent que j'ai tué un homme, Marie. »

« Comment ça, " ils disent " ? Et toi, qu'est-ce que tu dis ? »

Un sanglot.

« Je ne me souviens de rien. Mais le revolver est là, avec mes empreintes digitales. Il faut que tu viennes. Je ne comprends pas la moitié de ce qu'ils racontent. »

« Le monsieur qui m'a appelée me semblait maîtriser le français, pourtant. »

Un autre sanglot.

« Ce n'est pas ça, Marie. C'est ma tête. Ils causent, ils causent, et c'est comme s'ils parlaient chinois. Rien ne fait sens. Mais je ne peux pas avoir tué un homme. Je n'ai jamais touché à un vrai revolver de ma vie, je... » Cette fois, ç'a été la cataracte. Entre deux sanglots, elle a encore réussi à articuler : « Si j'ai tué un homme, ce ne peut être que parce que je suis devenue complètement folle, mais alors complètement. »

« Et ton mari ? Où est-il ? », ai-je demandé pour ne pas entrer dans ce type de considération.

« Je ne sais pas, il ne répond pas au téléphone. Il dort, probablement. »

On a entendu en arrière-fond une voix ronchon-  
nante. Il a fallu que je me décide.

« J'arrive, Aurore, mais jusqu'à Davos, c'est une  
expédition. En attendant passe-moi le flic. »

Elle me l'a passé.

« Dites-moi de quoi ma cliente est accusée. »

« De meurtre, Maître. On a tiré plusieurs coups  
et, lorsque quelqu'un est intervenu, elle avait encore  
le revolver à la main. »

« Qui est-elle censée avoir tué ? »

« Un monsieur... Attendez... Un M. Denis Jo-  
ly. »

Tout ça m'apparaissait déjà invraisemblable...  
mais alors Denis Joly !

Oui, bien sûr, Denis Joly devait avoir rendu  
dingues tant de femmes que je comprenais parfaite-  
ment que l'une d'entre elles veuille le trucider. C'était  
un séducteur compulsif. Les femmes, pour lui, c'était  
comme l'héroïne pour un camé. Il lui en fallait sa dose  
quotidienne. Et quand je dis les femmes... Je ne sais  
pas s'il nous voyait en tant que personnes. Chacune de  
nous était une « occasion », une « affaire », il ne se  
gênait pas pour le dire. Au Carlton, un bar que j'ai  
fréquenté assidûment pendant des années, il était  
connu comme le loup blanc, et plus aucune femme ne  
lui accordait la moindre attention lorsqu'il se mettait  
à lui faire du gringue. Cela ne veut pas dire qu'il ne  
faisait plus de dégâts. Ailleurs qu'au Carlton, il avait  
continué à sévir dare-dare. Pour être juste, il faut tout  
de même que j'ajoute un détail à tout cela : ce coureur  
de jupons frénétique trouvait le temps, et je me suis  
parfois demandé comment tant il était assidu à la

drague, d'être un scénographe de talent. Il avait participé un ou deux ans auparavant à la mise en scène d'une pièce de Marivaux que j'avais vue, pour laquelle Aurore, qui est styliste, avait fait les costumes. Ils s'étaient forcément rencontrés à l'occasion de cette mise en scène. J'avais de la peine à croire qu'Aurore fût tombée amoureuse de lui au point d'en faire une passion — Joly ne lui en aurait pas laissé le temps : lui, il couchait, une fois ou deux à ce qu'on m'a dit, et puis il quittait. Aurore se serait vengée en le tuant ? Non. Pas Aurore ! Pas Joly ! Et puis, il m'avait toujours semblé qu'Aurore et son mari formaient un couple uni. Là, je me suis stoppée net d'une claque mentale. Comme si cela avait jamais empêché quoi que ce fût ! Je me suis donc contentée de répondre :

« Alors, comme ça, elle a tué M. Joly... Vous êtes sûr ? »

Il doit avoir perçu le sarcasme dans ma voix.

« Oui, quelle question ! » Son ton était presque mortifié.

« Et ce Denis Joly est grand, brun de cheveux, yeux gris, la trentaine un peu fanée ? »

« À peu près. »

« Bon. J'arrive. »

« Je ne sais pas si le juge d'instruction vous autorisera à la voir. Ce téléphone est déjà une entorse... »

Comme quoi il y a des flics humains.

« Je lui poserai la question, j'arrive tout de même. Sauf que je suis à Lausanne, et que Davos, c'est à l'autre bout de la Suisse, il va me falloir du temps. Dites à M<sup>me</sup> Jonain que je serai là dans l'après-midi, je ne peux pas faire mieux. »

« Je n'y manquerai pas, mais dépêchez-vous. Elle ne va vraiment pas bien. »

J'allais raccrocher, mais sa remarque m'a arrêtée net.

« Sur le plan physique, ou sur le plan psychique ? »

« Sur les deux plans. Même en tenant compte du fait qu'elle est en état de choc psychique, je n'aime pas sa tête. Je crois qu'elle a un problème physique. »

« Vous avez appelé un médecin ? »

Dès qu'il avait entendu parler de santé physique, Jan s'était approché de moi et avait collé l'oreille au téléphone.

« Oui », a dit Barandun, « mais tout ça est arrivé il y a quelques heures à peine, et il n'est pas encore venu. La nuit, il n'y a qu'un médecin pour tout le district, et il est en déplacement. »

« Je vous préviens que s'il arrive quelque chose à ma cliente faute de soins... » Là je me suis interrompue parce que Jan me faisait de grands signes, que j'ai fini par interpréter. « En tout cas, dès qu'il arrive, demandez-lui de faire à M<sup>me</sup> Jonain une prise de sang. Sans oublier une analyse d'urine. »

« Je ne suis pas idiot, Maître. »

« Loin de moi l'idée, mais je ne vous connais pas. Sans doute qu'après vous avoir rencontré je ne vous aurais jamais rien demandé de tout cela. »

Mon ironie pesante a provoqué un petit rire, qu'il a gardé discret. Il était en présence de la pauvre Aurore, après tout.

« Ce n'est pas la peine de vouloir me flatter. »

« Loin de moi... » Je me répétais, ma parole. « Bon, à tout à l'heure. »

J'ai raccroché.

Je m'apprêtais à aller, à tâtons, me faire un café. Mais Jan m'avait précédée : lorsque je suis entrée à la

cuisine, le fumet du café envahissait la pièce. En gros, je suis une lève-tôt. Mais il ne faut rien exagérer. Un regard à ma montre m'a appris qu'il n'était pas quatre heures, j'avais à peine dormi.

« C'est tout de même étrange », ai-je dit au bout de trois gorgées. Mon moteur se mettait lentement en marche.

« Est-ce que j'ose te demander ce qui se passe ? » s'est enquis Jan une fois qu'il a vu que je me réveillais.

« Je vais essayer de t'exposer les faits, ça contribuera peut-être à concrétiser les choses, à faire que j'y croie. »

Et je lui ai raconté toute l'histoire.

« C'était ce qu'il m'avait paru comprendre, c'est pour cela que je me suis dit qu'une prise de sang... Et maintenant ? »

« J'attends sept heures, et je demande à Pierre-François de venir avec moi. Moi, je ne suis pas une vraie avocate. Avec moi, Aurore ne serait pas en de très bonnes mains. »

« Tu ne crois pas que tu te sous-estimes ? »

« Je t'assure que non. Je n'ai jamais défendu quelqu'un qu'on accusait d'assassinat. Jamais. Tu te rends compte ? Si la famille de Joly engage un maître du barreau, tu vois ce qui risque de se passer ? »

Il a souri, de ce sourire ironico-sceptique qui me désécure toujours.

« Marie, fais-toi assister, plonge-toi dans les lectures. Tu ne connaissais rien au dopage cycliste non plus, et tu as découvert plus de choses que... »

Là, j'ai failli m'étrangler.

« Moi, j'ai découvert ? Tu veux rire ! TU as découvert. Parce que, toi, tu es un spécialiste. Moi je n'y serais pas arrivée. »

« C'est exactement ce que je voulais dire. Le spécialiste t'explique les choses, et ensuite, toi, tu fais les synthèses. »

J'étais trop vaseuse encore pour vraiment discuter – il n'était toujours que quatre heures du matin, on s'était couchés à minuit et le téléphone nous avait réveillés peu avant trois heures. Pourtant, tout en étant dans les vapes, j'étais complètement réveillée ; il m'aurait été impossible de refermer les yeux. Je me suis mise à faire les cent pas dans l'appartement.

Il faut bien admettre que ce que je venais d'apprendre ne me donnait pas envie de me recoucher : Aurore et Denis Joly !

Même si Lausanne est petite, une vraie cuisine à ragots, le fait que je ne les aie jamais vus ensemble ne signifiait rien. J'avais tout simplement de la peine à me représenter cette femme fine et spirituelle, prompte à la répartie, ayant une aventure passionnelle avec ce Casanova de bas étage, beau gosse il est vrai, avec des yeux gris qui lui donnaient un je-ne-sais-quoi de... j'hésite à choisir le mot : disponible ? tendre ? compréhensif ? toutes choses qu'il n'était pas, car il suffisait de tendre l'oreille pour percevoir sa faconde pataude. Je n'arrivais pas à croire qu'une femme comme Aurore, qui n'avait qu'à claquer les doigts pour que les hommes se précipitent, tombe amoureuse d'un mec pareil. Mais je projetais peut-être mon immunité personnelle face à ce genre de gars, je ne connaissais peut-être pas suffisamment Aurore. Pour qu'elle tue un homme d'un coup de revolver, il fallait bien qu'il y ait eu une tragédie, qu'Aurore ait complètement perdu la tête... Les possibilités étaient multiples, et aucune ne cadrerait avec ces deux personnes-là. Il est vrai que je ne les avais jamais vus ensemble, et qu'il s'était peut-être



passé un de ces chocs amoureux qui vous changent complètement deux personnalités.

« Viens boire encore un café », a invité Jan depuis la cuisine. « On va réfléchir aux problèmes pratiques. »

Je me suis pelotonnée dans ma robe de chambre (en plus du fait que j'étais en manque de sommeil, il faisait un froid de canard), et j'y suis allée.

## II

À FORCE de café fort, j'ai fini par être suffisamment réveillée pour remplir un sac de voyage. Depuis Lausanne, cela prend dans les cinq heures pour arriver à Davos, il fallait prévoir d'y passer au moins une nuit.

À six heures, je grimpais la pente dans ce que je continuais à appeler « la ficelle » et qui a été rebaptisé « métro » depuis qu'on a remplacé le câble qui l'actionnait par une crémaillère. Pour donner du corps à ce nom encore abusif, on s'apprêtait à recouvrir les quelques centaines de mètres de son parcours qui étaient toujours à ciel ouvert. On n'entendrait plus son ronronnement, pourtant si discret qu'il ne dérangeait personne – il était même étrangement rassurant, je le sais parce que j'habitais depuis quelques mois à proximité de son parcours ; on ne verrait plus passer les petits wagons blancs. Quant aux passagers,

ils seraient dans un vulgaire tunnel au lieu de longer de verdoyants talus fleuris. Quelques semaines plus tard, la ligne fermerait pour travaux pendant des mois, des années, même. Je n'ai pas bien compris les raisons qu'on donne pour procéder à cette stérilisation du parcours, ce doit être au nom de ce sacro-saint progrès qu'il est prétendument impossible d'arrêter. Ce matin-là, il faisait encore nuit noire, et les pentes étaient éclairées par les voitures du pseudo-métro, ce qui permettait d'apercevoir en passant la légère couche de neige tombée pendant la nuit. Elle avait déjà disparu de la rue, mais elle recouvrait les talus et les buissons.

À six heures et demie, j'étais à mon bureau, qui se trouve à cent mètres de la sortie du Flon.

J'ai souri en enfilant la clef dans la serrure. Si Sophie m'avait vue ! Sophie, qui tient tant à être ma secrétaire, est en fait mon alter ego. C'est grâce à elle que mon agence (« Marie Machiavelli, enquêtes ») marche à merveille, que j'y sois ou que je n'y sois pas. Moi, je cours par monts et par vaux, sans elle les clients ne me trouveraient jamais. C'est une maniaque de la ponctualité, qui me reproche quotidiennement d'être « en retard ». Elle ne vient jamais (ou presque) avant neuf heures. En temps normal, lorsqu'elle enfile la clef dans la serrure, vous pouvez régler votre montre aussi sûrement que si vous entendiez l'horloge parlante : il est neuf heures tapantes. Le soir, c'est pareil. À cinq heures, ni une minute de moins ni une minute de plus, elle part. Mais, dans l'entre deux, elle est d'une redoutable efficacité, elle répond au téléphone, soigne les détails ; et comme elle a une machine à organiser dans le crâne, la logistique est toujours impeccable. J'aime bien Sophie.

Parmi ses nombreuses qualités, il y a sa capacité de vous dénicher, pratiquement partout dans le monde, les meilleurs hôtels au meilleur prix – elle n’a jamais voulu me dire d’où elle venait le jour où elle a répondu à l’annonce que j’avais placée en désespoir de cause, parce que ma petite entreprise avait un succès inespéré, et que je n’arrivais plus à tourner toute seule. J’ai fait toutes sortes de suppositions à son sujet, et je me suis parfois dit, entre autres, qu’elle devait avoir travaillé dans une agence de voyages. Quoi qu’il en soit, je lui ai laissé un message, lui expliquant ce qui arrivait et la priant de me trouver un hôtel dont elle me communiquerait l’adresse par texto.

Sur internet, j’ai cherché l’horaire pour Davos. En partant un peu après huit heures, j’arriverais peu avant deux heures de l’après-midi. Pas la porte d’à côté, vraiment. Puis, comme on approchait de sept heures, j’ai appelé chez Denis Joly, juste pour voir. Aurait-il eu une femme ? Je ne lui en avais jamais vu, mais enfin, pour avoir une chance de séduire le jupon qui passe, ces gens-là cachent peut-être la leur. Il n’y avait pas si longtemps, je vivais encore moi-même avec un type dont j’avais la sensation que c’était un roc de solidité et de fidélité, et qui avait trouvé le moyen de se marier avec une autre pratiquement sous mon nez : lorsque j’avais découvert son double jeu, les bans étaient déjà publiés et je n’y avais vu que du feu. Il s’était de même arrangé pour que sa future épouse ignore mon existence. J’avais donc meilleur temps de m’abstenir de faire des suppositions. Mais enfin, marié ou pas, et en dépit de l’heure matinale, chez Denis Joly j’ai été accueillie par un répondeur : laissez votre message... Ou sa

femme dormait, ou, plus probablement, il était célibataire. Ça m'a tout de même fait une drôle de sensation d'entendre la voix de Joly en sachant qu'il était mort.

J'ai ensuite téléphoné à mon avocat, Pierre-François Clair. Un type irremplaçable qui fait partie intégrante de mon agence même s'il a son propre cabinet et un nombre croissant de clients. Depuis le jour où je l'ai rencontré, je ne fais rien sans le consulter. J'ai fait sa connaissance une nuit à deux heures dans une boîte, il y a plusieurs années, et ça dit pas mal de choses. Ça ne dit cependant pas tout, car on pourrait penser qu'un type qu'on rencontre dans de telles circonstances est un plaisantin, pas trop sérieux question boulot, et on se tromperait.

J'ai toujours pensé que notre rencontre était prédestinée. Il n'avait pas étudié à Lausanne, je ne l'avais par conséquent jamais rencontré dans les couloirs de la Faculté de droit – et ce soir-là je n'avais encore jamais entendu parler de lui, sans doute parce que, comme moi, il débutait. J'ai tout de suite compris qu'il était l'interlocuteur qu'il me fallait – et il me le fallait d'autant plus qu'à l'époque je n'avais pas encore engagé Sophie.

J'avais un problème légal à résoudre, et ce qui m'était resté de mes propres études de droit ne suffisait pas. Je pensais à consulter un avocat. Un vrai. Je sirotais un whisky, l'œil fixe, en me demandant à qui m'adresser, quand l'orchestre s'est mis à jouer. On a vu sortir des coulisses un serpent superbe, moulé dans une robe en lamé et coiffé d'une perruque vert pomme. Vers la fin de son numéro, il est venu s'asseoir près de moi et m'a demandé ce qui n'allait pas.

« J'ai un petit problème. Rien de grave. »

« C'est quoi, ce problème ? »

« Dans la mesure où vous n'êtes pas un expert en droit fiscal, aucun intérêt pour moi de vous en parler, et aucun intérêt pour vous que je vous en parle. »

« Vous avez une chance de pendu, ma belle. Je suis avocat. »

J'en suis restée bouche bée (je n'avais même pas remarqué, jusque-là, que c'était un homme), il est reparti et s'est remis à virevolter entre les tables.

À trois heures du matin j'ai eu tout loisir de constater qu'il était grand, blond, vêtu avec élégance d'un costume de bon faiseur, cravate jaune à peine desserrée sur une chemise de luxe ; il m'a donné avec assurance une consultation au coin du bar. Le lendemain à l'aube j'étais chez mon client, forte de ses conseils, et en deux heures le problème était résolu.

Là-dessus je n'ai pas hésité, j'ai confié mes affaires à Pierre-François. Pas d'erreur : il a beau danser dans les boîtes de nuit ou travailler avec les forains pendant ses loisirs, c'est un expert redoutable en droit pénal. Le droit fiscal n'est qu'un à-côté. Quand il va plaider, les procureurs rient jaune. Personne n'aime se mesurer à M<sup>e</sup> Pierre-François Clair.

Pour ce qui est des forains, d'ailleurs, il se considère à juste titre comme un des leurs : sa mère sortait d'une longue lignée de propriétaires de carrousels (de « métiers » comme les appellent les forains suisses), les Girots. Tant elle que son mari sont morts lorsque Pierre-François était encore relativement jeune, et il a été élevé par un oncle et une tante, forains, eux aussi, Lucie et Jacky Girots.

Un des facteurs du succès de Pierre-François, c'est qu'il dort beaucoup moins que le commun des mortels. Trois ou quatre heures lui suffisent, huit

heures, c'est la grasse matinée. Ce qui fait qu'il a beau se coucher à deux ou trois heures, à sept heures il est généralement à son étude, c'est même le meilleur moment pour le trouver. Et en plus, à cette heure-là, il répond lui-même au téléphone. Ce matin-là, comme tous les matins, sa voix stentorienne était parfaitement alerte. Je lui ai raconté mon affaire.

Sa réaction a été d'incrédulité.

« Tu es sûre que tu me parles d'Aurore Jonain ? »

Il l'avait, comme moi, souvent rencontrée dans les lieux publics que nous fréquentions en commun.

« Je sais, Pierre-François, si je ne l'avais pas entendue de mes propres oreilles, je n'y croirais pas. »

« Tu vois cette fille-là tomber amoureuse d'un fat comme ce Joly ? Amoureuse au point de perdre la tête et de le tuer dans un moment d'égarement passionnel ? »

Tous ceux qui fréquentent le Carlton, le bar où aussi bien Pierre-François que moi avons souvent bu nos apéros en fin d'après-midi, et dont Denis Joly était un des piliers, l'ont rencontré, parlant fort et faisant tout pour ne pas passer inaperçu.

« Inutile d'enfoncer le clou, Pierre-François. Je suis aussi perplexe que toi. C'est bien pour cette raison que j'ai décidé de m'y rendre. Mais je serais plus à l'aise si c'était toi qui y allais. Elle a besoin d'un avocat expérimenté ; moi, je suis nulle, je n'ai aucune pratique. »

Je ne me faisais pas d'illusions, mais enfin, mieux valait avoir essayé de l'embarquer que de m'entendre dire plus tard que je ne lui avais pas proposé de s'occuper de la pauvre Aurore.

« Je n'ai pas le temps de t'accompagner », a-t-il dit comme prévu, « mais tu te débrouilleras très bien

toute seule. Vas-y, juge de la situation et, lorsque tu seras fixée, appelle-moi, surtout si tu as la sensation que cela se complique. »

« Alors tu acceptes ? »

« J'accepte si c'est nécessaire, bien entendu. Mais en attendant, c'est toi qui vas voir ce qui se passe. Passe me voir en allant à la gare, si tu as le temps. On boira un café. »

Avant que je sois contrainte de déménager de la vieille maison du Rôtillon (un quartier de Lausanne qui a résisté plus longtemps que d'autres au massacre que les urbanistes font subir à la ville depuis plus d'un siècle) où mon agence avait entamé son existence dans une rue ancienne qu'on a tout de même fini par démolir, nos bureaux étaient à trois cents mètres l'un de l'autre en ligne droite. Aujourd'hui, pour aller jusqu'à l'étude de Pierre-François, il me faut dix minutes.

J'ai longé le chantier du futur métro, grimpé la rue Pépinet, traversé la partie arrière de la place Saint-François, encore un lieu massacré fin dix-neuvième puis heureusement rendu aux piétons il y a une quinzaine d'années, et j'ai parcouru la première partie de la rue de Bourg. Pierre-François a son étude dans une maison dont la façade a subi une rénovation atroce. Mais, derrière, la maison est restée intacte. L'escalier a été repeint mais non refait. Il dégage une impression d'élégance à l'ancienne que j'ai toujours aimée.

Lorsque j'ai été assise en face de lui, une tasse dans la main, Pierre-François a empoigné un stylo et un bloc.

« Raconte-moi cette histoire, encore une fois. »

Je me suis exécutée. Il a pris assidûment des notes.



« Tu as l'adresse du mari ? »

« Non. Il me semble me souvenir que, pendant la semaine, il dort à Berne. Il est haut-fonctionnaire. »

« Peu importe, je le trouverai. À huit heures je vais au tribunal, mais à midi je suis de nouveau là, téléphone-moi dès que tu peux. Et dès que tu verras Aurore Jonain, demande-lui de me signer une procuration. »

Il en a sorti une procuration préimprimée, je l'ai mise dans mon sac.

« Entendu. Je t'appellerai en fin d'après-midi, le voyage dure une éternité. »

Je me suis levée. Je n'étais vraiment pas rassurée, mais il fallait bien que je me contente de ce maigre viatique.

Moins d'une heure après j'étais assise dans le train, direction la Suisse orientale.

Il fallait d'abord aller à Zurich ; et pour aller à Zurich on passe par Berne, ce qui m'a donné l'occasion de repenser fugitivement à l'enquêteur qui avait cherché à me joindre. Comme je ne savais pas ce qu'il me voulait, je l'ai aussitôt oublié – enfin pas complètement, il faut croire, parce que après coup, je m'en ressouviens avec une ironie particulière, si seulement je l'avais rappelé à ce moment-là...

À Zurich, changement de train jusqu'à Landquart, un bled qui n'était pour moi qu'un nom sur la carte. Le ciel était de plus en plus gris, ça sentait la neige à plein nez. À la descente du train les premiers flocons avaient fait leur apparition. Le train pour Davos est sur la voie d'à côté. Pendant le voyage, la tempête de neige s'est enfin déchaînée, en un tournemain le paysage a blanchi, et le train a fini par avancer au pas – du moins c'est l'impression qu'on avait.

Depuis la voiture où j'avais pris place, située vers la fin du train, je voyais, chaque fois qu'on prenait une des innombrables courbes du trajet, la locomotive et, derrière elle, une voiture qui, contrairement au reste du train qui était rouge-grenat, était du plus beau bleu. Lorsque nous sommes arrivés, avec du retard, il était passé une heure de l'après-midi, je n'avais mangé qu'un sandwich acheté dans le train même car, ni à Zurich ni à Landquart, je n'avais eu le temps de me procurer de quoi me nourrir réellement. J'étais un peu moins fatiguée qu'au départ parce que j'avais réussi à dormir – ce n'était pas comme dans mon lit, mais j'avais la sensation d'avoir rattrapé un peu de ma nuit manquée.

J'avais reçu en route un mot de Sophie; elle m'avait retenu une chambre à l'hôtel Valbella, avec explication de comment y arriver. Elle n'avait pas manqué de préciser (Sophie adore les lieux qui ont une histoire, qu'elle connaît généralement sur le bout du doigt) que cet hôtel avait été un sanatorium, et que Thomas Mann l'avait pris pour modèle dans *La Montagne magique*.

En arrivant, j'ai hésité. Mais j'ai fini par me dire qu'à jeun je ne ferais rien de bon, et que mieux valait poser mon baluchon et manger quelque chose. Je me suis donc dirigée vers un taxi, et j'ai donné l'adresse. Nous avons démarré, et j'ai soudain eu comme une bouffée de souvenirs. *La Montagne magique*, nous en avons lu des passages au lycée; grâce à notre prof d'allemand, j'en connaissais tout le contenu, une sorte de digest en quelque sorte. Mais nous avions lu les premières pages en détail, et dans le taxi le texte de Mann m'est remonté en mémoire.

La gare de Davos était, de son temps (vers 1910, si je me souvenais bien), à peine plus qu'une cabane. En ce début de vingt et unième siècle, elle était devenue un solide et spacieux bâtiment en pierre.

Hans Castorp, le héros de Mann, avait fait le trajet de la gare à son sanatorium (devenu entre-temps mon hôtel) *en cabriolet jaune tiré par deux bœufs* — à Davos il n'y avait probablement pas encore de voitures automobiles, à l'époque. Je me souvenais de sa description du trajet : *Ils avaient suivi la route parallèle au chemin de fer, dans l'axe de la vallée. Puis ils avaient obliqué à gauche et avaient traversé un cours d'eau.* Dans une voiture fermée probablement plus rapide qu'une calèche, j'ai manqué la traversée du cours d'eau. D'ailleurs il neigeait à gros flocons, et on avait de la peine à voir quoi que ce fût. Il me semblait aussi qu'on y parlait de sombres forêts de sapins, mais je confondais peut-être le texte de Mann avec les tableaux de Kirchner, un peintre dont je ne savais que peu de chose, à part le fait qu'il avait peint Davos sous toutes les coutures, dans des roses, des jaunes et des verts sombres qui évoquaient d'épaisses forêts.

Le taxi a ralenti, le chauffeur a passé la première pour grimper la dernière petite pente, et nous sommes arrivés à la porte du Valbella. *Une façade orientée vers le sud-ouest, un bâtiment allongé, surmonté d'une tour à coupole, et qui, à force de loges, de balcons, semblait de loin troué et poreux comme une éponge.* Depuis l'époque de Thomas Mann, il devait avoir été reconstruit, me suis-je dit en descendant : cela faisait très années cinquante. Mil neuf cent cinquante. On ne voyait pas de tour. Quant à l'impression d'éponge, difficile à dire, on distinguait à peine la silhouette du bâtiment.

« On n'a rien reconstruit du tout », a dit la réceptionniste à laquelle je me suis annoncée lorsque je lui ai posé la question. « C'est une rénovation de façade. Les murs sont les mêmes et, en cherchant bien, vous trouvez encore des détails authentiques. » Mais après une seconde de réflexion, elle a admis l'évidence : « Aujourd'hui, on ne ferait plus comme cela, je suis bien d'accord avec vous. Mais bon, après la Deuxième Guerre mondiale et une fois que tous les blessés de guerre étaient rentrés chez eux, les Allemands, parce que c'est à eux que le sanatorium appartenait, savez-vous ? les Allemands, donc, ont voulu lui donner des allures d'hôtel, et faire oublier que c'était un hôpital. »

« Les Allemands ? »

« Le ministère de la Santé. À la fin de la guerre, ils ont soigné beaucoup de blessés de guerre, et évidemment beaucoup de tuberculeux, puisque Davos, vous le savez, c'était la montagne magique, pour ces choses-là. Aujourd'hui, on pense que rien ne vaut les antibiotiques, mais avant l'époque des antibiotiques... »

Elle a conclu d'un geste qui impliquait la catastrophe, la fin de la route, la pitié pour ces pauvres arriérés d'avant la pénicilline.

J'ai montré d'un doigt surpris une infirmière qui passait.

« Vous avez encore des malades ? »

« Oui, mais ce ne sont plus des tuberculeux, et c'est dans une partie de la maison seulement. On soigne les allergies et l'asthme. » Elle a lâché un énorme soupir. « Mais tout ça est bientôt du passé. Le Valbella ferme définitivement à la fin de la saison et, cette fois, il va probablement être démoli. »

Je ne sais pas si j'aurais accepté aussi facilement la proposition de Sophie si j'avais su tout ça. Mais, de toute façon, ce n'était pas le moment de faire ma difficile, j'étais là pour Aurore, qui devait m'attendre avec une certaine impatience.

Je me suis retrouvée dans une chambre insipide, hormis une armoire qui datait certainement de longtemps avant Hitler, et qu'on avait dû ressortir d'une cave lorsqu'on s'était rendu compte que le lieu avait une valeur historico-littéraire. La porte-fenêtre donnait sur une terrasse couverte, un des *trous de l'éponge* qui m'a de nouveau rappelé le roman de Thomas Mann, les siestes de son héros et des malades du sanatorium. D'ailleurs, comme pour évoquer cette époque lointaine, il y avait là une chaise longue en osier, recouverte d'un matelas de jardin rayé vert et blanc. Je ne peux rien dire du paysage, il neigeait à tel point qu'on ne voyait rien, c'était comme si un rideau était tiré devant ma petite terrasse.

Heureusement que Jan, qui était déjà venu à Davos en hiver, avait insisté pour que je m'équipe comme pour une excursion au pôle Nord. Je l'avais écouté parce que j'ai découvert au fil des expériences que les rares fois où Jan se permet de donner un conseil, c'est à bon escient. Je m'étais tout de même sentie ridicule, mais maintenant moon boots et dou-doune prenaient tout leur sens.

La gentille réceptionniste m'avait promis une grande salade et une soupe pour me remettre en forme. Je suis donc descendue avant quatorze heures trente, comme elle me l'avait recommandé, et je me suis restaurée.

À la réception, j'ai trouvé le plan de Davos que l'hôtel mettait à la disposition des touristes, essentiellement

pour le shopping. Il m'a tout de même indiqué où se trouvait le poste de police sans que je doive poser de questions.

Je me suis encapuchonnée et je suis sortie dans la tempête. Il était un peu après trois heures de l'après-midi mais, derrière le rideau de neige tombant dru, on avait la sensation qu'il faisait déjà nuit.

Sur le chemin, on enfonçait jusqu'à mi-botte. Il fallait que je grimpe jusqu'à la route parallèle, celle qui traversait l'agglomération de Davos – on ne peut vraiment plus parler de village pour cet imposant amas d'hôtels et de bâtiments somptueux en tout genre. C'était rude. Devant moi, un chasse-neige conduit par un homme en rouge qui a dû m'apercevoir dans son rétroviseur. Il s'est arrêté et s'est penché.

« Où allez-vous ? »

Heureusement que je comprends un peu d'allemand.

« Euh!... C'est à moi que vous parlez ? »

« Non, au Saint-Esprit. Où allez-vous ? »

« À l'Hôtel de Ville », ai-je fini par dire, un peu confuse.

« Montez avec moi, je vous y amène, ce sera quand même plus facile qu'à pied. »

C'était un homme dans la cinquantaine, le sourire amical.

« Non mais, vous avez vu ce qui tombe ? Ils viennent de me dire qu'on en a eu trente centimètres en un rien de temps. Et ça ne fait pas mine d'arrêter. S'il continue à neiger à cette vitesse, on n'arrivera pas à suivre. »

Je n'ai pas rejoint l'Hôtel de Ville plus vite que si j'y étais allée à pied mais, comme c'était sans effort, c'était déjà ça de gagné. J'allais devoir me concentrer

et je préférerais avoir économisé mon énergie pour l'épreuve.

L'Hôtel de Ville de Davos est situé en contre-bas de la rue principale, c'est une construction grise et carrée, à mi-chemin entre la boîte à chaussures et la forteresse. Il cache une église située derrière lui, dont ne dépasse que le haut du clocher, par-dessus le toit plat du bâtiment officiel.

J'entrevois tout cela à travers le rideau de neige tombant toujours aussi dru.

À l'intérieur, j'ai erré un tantinet, mais j'ai fini par trouver le poste de police. Il fallait sonner, un jeune policier aux allures d'acteur de cinéma est venu voir, a constaté à travers la vitre que je n'avais pas d'arme à la main et m'a ouvert en pressant un bouton.

« Bonjour. »

« Bonjour. Je suis M<sup>e</sup> Marie Machiavelli, et l'inspecteur Barandun... »

« Ah, vous cherchez la police cantonale, alors ? Ici, vous êtes à la police communale. »

J'ai sorti ma carte de touriste, et il m'a indiqué le bâtiment. Sans que je lui demande rien, il l'a fait dans un français à peine teinté d'accent.

« Vous venez pour le meurtre ? », a-t-il demandé au moment où je m'apprêtais à partir.

« Ah, vous êtes au courant ? »

Il a souri.

« Ce n'est pas tous les jours qu'on tue quelqu'un à Davos, savez-vous. Et, le matin, on a toujours une petite séance avec ceux du canton ; on a un nouveau chef depuis deux ans, il a institué ça, et je dois dire que ça simplifie les choses. Vous êtes l'avocate de... de l'accusée, j'imagine. »

« Parfaitement. Merci de votre aide. »

J'ai pris congé.

J'ai grimpé la petite pente, le trottoir n'était pas déblayé et j'enfonçais de nouveau jusqu'à mi-botte. Dans la rue principale, il fallait que je revienne sur mes pas. Par temps sec, il m'aurait fallu cinq minutes mais, dans cette neige, chaque enjambée était un effort. Le ronronnement des rares voitures était estompé, et les quelques personnes qu'on croisait avaient des allures de fantômes.

La police cantonale était côté montagne, j'ai entrevu une enseigne avec l'écusson du canton des Grisons. Je n'arrivais pas à lire l'inscription, mais je me suis dit que je devais être au bon endroit. J'ai grimpé les trois marches, et effectivement...

Ici aussi, on sonnait à un guichet désert. Au bout d'un moment, un autre jeune flic, tout aussi cinématographique que son homologue communal, est venu s'enquérir de mes besoins.

« Je suis M<sup>e</sup> Marie Machiavelli, et l'inspecteur... »

« Ah! l'avocate de Lausanne. Je vais appeler M. Barandun. »

Il m'a fait asseoir sur une chaise en bois à dossier droit, et il a disparu derrière une porte qui m'a paru blindée.